



HAL
open science

Imaginaire de Madagascar au XVIIe siècle, le troisième monde

François Moureau

► **To cite this version:**

François Moureau. Imaginaire de Madagascar au XVIIe siècle, le troisième monde. *Revue historique des Mascareignes*, 2004, Voyage à Madagascar de la découverte à l'aventure intellectuelle, 05, pp.123-131. hal-03454058

HAL Id: hal-03454058

<https://hal.univ-reunion.fr/hal-03454058v1>

Submitted on 29 Nov 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Imaginaire de Madagascar au XVII^e siècle : le troisième monde.

François Moureau

Université de Paris-Sorbonne

Une des caractéristiques singulières de la littérature de voyage française du XVII^e siècle se rapportant à Madagascar est que nombre des voyageurs en inventent totalement la relation^[1]. Cette singularité que l'on ne connaît guère ailleurs, semble-t-il, sera le propos de mon intervention. Rappelons quelques réalités simples que l'histoire des navigations nous enseigne. La Grande Île est alors davantage un lieu d'escale, de passage, de « rafraîchissement » sur la route des Indes qu'une destination à proprement parler^[2]. C'est donc dans le contexte d'une navigation au long court que se situe l'escale à Madagascar.

La route des épicés, qu'elle soit portugaise, hollandaise ou française, suit les mêmes itinéraires^[3] ; pour l'essentiel, il s'agit de contourner l'Afrique. Sur la partie occidentale du continent, ce contournement maritime a ses escales bien définies, liées au régime des vents, les Açores et le cap Vert à l'aller, l'île de Sainte-Hélène et les Antilles au retour. Le point de rencontre des deux trajets se trouve à la pointe australe de l'Afrique, au cap de Bonne Espérance, où se rejoignent les navires allant et revenant des Indes. Le régime des alizés détermine encore, on le sait, la navigation dans l'océan Indien. Après les calmes du sud qui ralentissent la marche des navires, l'ambition des navigateurs européens est d'arriver le plus rapidement possible à leur destination asiatique. À leur retour, les navires chargés de tous les trésors de l'Orient n'ont qu'un but : rejoindre au plus vite le havre européen d'où ils sont partis. Les îles de l'océan Indien servent d'étapes de rafraîchissement pour des navigateurs harassés. La Compagnie française des Indes, sur les navires de laquelle nous retrouverons l'un de nos « relateurs », Robert Challe, installe ses rades en eau profonde : le « barachois » de Saint-Denis à l'île Bourbon et Port-Louis à l'île de France ; pour ces compagnies de commerce, ces îles, désertes à l'origine, ne servent que de points de ravitaillement. Quand les rivages sont peuplés, on gère des comptoirs pour échanger quelques marchandises

[1] Pour une perception générale trans-séculaire de cette littérature, on consultera avec fruit Nivoletsoa Galibert, *Madagascar dans la littérature française de 1558 à 1990. Contribution à l'étude de l'exotisme*, Villeneuve d'Ascq, Presses Universitaires du Septentrion, 1992, 2 tomes.

[2] Voir, par exemple, le récit de Pierre Bergeron sur le séjour de Pyrard de Laval en 1601 : « l'île de Saint-Laurent » est vue de façon très superficielle à travers les nécessités pratiques du rafraîchissement (*Voyage de Pyrard de Laval aux Indes orientales (1601-1611)*, Xavier de Castro et Geneviève Bouchon éd., Paris, Chandeigne, t. I, pp. 55-66 (Ch. III).

[3] Sophie Linon-Chipon (*Gallia orientalis (1529-1722). Poétique et imaginaire d'un genre en formation*, Paris, Presses de l'université de Paris-Sorbonne, 2003) présente l'ensemble des relations françaises pour la période considérée.

avec les populations autochtones et favoriser les fameux « rafraîchissements ». L'exploitation coloniale viendra ensuite. Cela veut dire que la connaissance des lieux et des êtres est limitée à la bande côtière et aux populations qui les habitent. Cela veut dire aussi que le regard des voyageurs est furtif, limité aux quelques jours d'escale dans un pays dont ils ignorent tout.

Et d'ailleurs ces voyageurs ne rêvent – quand ils rêvent – que des contrées parfumées et odorantes de l'Inde. Le voyage est une épreuve pour conquérir ces lieux enchantés dont la mythologie européenne a construit le monument depuis le Moyen Âge : on n'en connaît que fort peu de chose, mais des biens précieux – épices, soie, pierres précieuses – témoignent que de la Chine au Moghol l'Orient des Merveilles n'est pas un mythe. Qu'offre l'Afrique des comptoirs ? Presque rien, en comparaison : de l'ivoire et de l'or, tout au plus. Et Madagascar ? Ni Afrique des vastes étendues inconnues ni Asie des commerces lucratifs, la Grande Île est ailleurs pour les Occidentaux, un monde à part, presque un monde de nulle part. Les fantasmes utopiques ne s'y développeront que mieux.

Madagascar apparaît dans l'imaginaire européen au moment où la fiction utopique - ces voyages de nulle part - devient l'une des composantes longtemps méconnue de la pensée classique occidentale. La structure de la relation utopique est la même depuis son archétype moderne, l'*Utopie* de Thomas More à l'aube du XVI^e siècle (1516) : une relation de voyage, vraie dans certaines de ses parties ou vraisemblable, le passage du voyage réel par un « sas » vers un univers régi par des lois rationnelles et une logique particulière, dont la description forme le nœud du récit, le retour du voyageur narrateur dans le monde de deçà par l'intermédiaire d'un nouveau « sas »^[4]. Le lieu utopique, où s'est construite cette société originale, est naturellement une île ou un lieu séparé du monde : île du sud de l'Atlantique chez More, Taprobane – Ceylan – dans la *Cité du Soleil* de Campanella, Eldorado américain cerné de montagnes dans le *Candi de* de Voltaire. Puisqu'il enseigne qu'un « monde à l'envers » est possible, il se place souvent dans l'hémisphère austral, le plus souvent dans la « Terra australis incognita » des cartographes, jusqu'à ce que le capitaine Cook en démontre l'inexistence lors de son second voyage. Mais nous serons là dans la seconde moitié du XVIII^e siècle.

L'île de Madagascar est une parfaite candidate au statut de terre d'utopie : île-continent, australe, à peu près vierge jusqu'au milieu du XVII^e siècle de présence européenne, elle appartient par destination à ces lieux limites où l'humanité peut se révéler autre. Sa première apparition dans l'imaginaire occidental ne vient pas néanmoins de ce contournement de l'Afrique lié à la quête des épices, mais de la route des alizés qui mena les marchands arabes des rives de la mer Rouge au canal de Mozambique. Et le relateur occidental qui en témoigna fut lui aussi un de ces voyageurs qui narra sans doute un peu plus que ce qu'il avait vu. C'est en effet dans le retour de Chine de Marco Polo que le marchand vénitien sinisé évoque à la fin du XIII^e siècle^[5], au-delà des îles mâle et femelle – « sas » utopique – (Ch. 192), l'île de Mogedaxo, écrit « Madeigascar » dans la plupart des manuscrits, qui est en fait une description de la région de Mogadiscio en Somalie : le texte et les cartes géographiques se superposeront ensuite pour nom

[4] Pour plus de détails, nous renvoyons aux ouvrages classiques de Jean-Michel Racault, *L'Utopie narrative en France et en Angleterre. 1675-1761*, Oxford, Voltaire Foundation, 1991 et *Nulle Part et ses environs. Voyage aux confins de l'utopie littéraire classique (1657-1802)*, Paris, Presses de l'université de Paris-Sorbonne, 2003.

[5] En attendant l'édition complète de la version « française » par Philippe Ménard, nous citons d'après l'édition reconstituée de A. C. Moule et Paul Pelliot, *Le Devisement du monde. Le Livre des merveilles*. Version française de Louis Hambis, Paris, Phébus, 1996.

mer « Madagascar » la grande île découverte plus tard par les Portugais. Mais ce chapitre 194 du *Devisement du monde* ou *Livre des merveilles*^[6] n'en constitue pas moins le premier « devisement » – description, en français moderne – d'une terre que le voyageur n'a pas vue, mais qu'il relate d'imagination^[7] et avec l'aide, sans doute, de récits de voyageurs arabes. Nous retrouverons au XVII^e siècle cette singulière manière de voir, qui refuse l'autopsie – la vue directe – au profit du tissage d'un texte dont les fils reconstituent l'image. « Cette île [...] une des plus grandes et des plus nobles qui soient au monde [...] a environ quatre mille milles de tour » ; si l'on élimine ce qui d'évidence est du ressort de la Somalie – la population musulmane en particulier –, l'univers de « Madeigascar » est caractérisé par des signaux utopiques marqués : sa position australe limite – « les nefes ne peuvent aller plus loin vers le Midi, [...] parce que la mer court si rapidement vers le Midi qu'elles pourraient à peine revenir » – et surtout une faune qui n'a pas d'équivalent dans le monde de deçà. La présence de l'Oiseau Roc, monstrueuse machine volante qui enlève des éléphants, signe l'origine orientale de ce portrait d'un griffon que l'on rencontre, comme on le sait dans les manuscrits des *Mille et une nuits* et chez nos utopistes du XVII^e siècle. L'imaginaire occidental construit autour des « Terres australes » une fiction géographique extrême où tout est à la mesure de cette démesure : au sud du continent américain naîtra le mythe des géants patagons ; « Madeigascar » offre, comme le prétend Marco Polo, « des bêtes et des oiseaux si différents des nôtres que ce serait merveille à ouïr et plus grande merveille encore à voir ».

Si l'on saute un peu rapidement du XIII^e au XVII^e siècle et que l'on se limite à la littérature géographique et historique française^[8], on pourrait penser que la somme d'Étienne de Flacourt a radicalement modifié la perception que l'on avait, en France particulièrement, de la Grande Île. Il est vrai que la publication en 1658 à Paris de son *Histoire de la Grande Isle Madagascar*^[9] fournit à la fois un récit de vie et une encyclopédie malgache de premier ordre qui dépasse largement les informations fournies par les lettres des Lazaristes de Fort-Dauphin, même si elle ne porte, en fait, que sur l'Anosy et sur une expérience de sept années (1648-1655) au service de la Compagnie française de l'Orient (future Compagnie des Indes). La fiction utopique malgache naîtra en France dans les décennies suivantes, sans qu'un lien puisse être établi entre les deux phénomènes. La Terre australe connue, dont nous allons parler date de 1676, moins de vingt ans après la première édition du texte de Flacourt. Entre temps, plusieurs relations de voyage françaises publiées avaient marqué l'intérêt pour Madagascar, fût-ce dans le cadre d'une navigation dont la Grande Île n'était qu'un point de rafraîchissement pour des navires qui allaient vers les Grandes Indes. C'est le cas des *Voyages* de Dubois – « le sieur D.B. » - publiés à Paris en 1674, où Madagascar n'est qu'une courte étape, mais qui apporte des informations ethnologiques neuves, au contraire de Souchu de Rennefort et de sa *Relation du premier voyage de la Compagnie des Indes orientales en l'île de Madagascar ou Dauphine* imprimée elle aussi à Paris en 1668 qui se

[6] Pp. 432-435.

[7] « Moi, Marco Polo, quand j'en ai d'abord entendu parler... », « Selon ce que content ceux qui les ont vus... », « Et ceux qui les ont vus... », « Et vous dis qu'ils disent que dans cette île », etc.

[8] Les bibliographies classiques du sujet sont celles d'Alfred Grandidier et alii, *Collection des ouvrages anciens concernant Madagascar*, Paris, Union coloniale, 1903-1920, 9 vol. et de Nivoelisoa Galibert, *Chronobibliographie analytique de la littérature de voyage imprimée en français sur l'océan Indien des origines à 1896 (Madagascar-Réunion-Maurice)*, Paris, Honoré Champion, 2000.

[9] Nous renvoyons évidemment à l'édition moderne de Claude Allibert d'après la réédition de 1661 (Paris, Inalco/Karthala, 1995) complétée par le manuscrit Vogüé de 1656. La savante préface de l'éditeur moderne nous dispense du détail de l'histoire des Français à Madagascar au XVII^e siècle et de leurs écrits.

limite souvent à compiler ses prédécesseurs. Si la Grande Île est présente discrètement dans la littérature géographique du temps, elle appartient à ces lieux intermédiaires – ni Afrique et pas encore Asie, entre tropique et équateur – dont la littérature utopique, le « voyage supposé »^[10], fait son gibier favori.

Aussi ne s'étonnera-t-on pas que ce soit à Madagascar que le narrateur de La Terre australe connue prétende rédiger une partie de sa relation^[11]. Ce Jacques Sadeur, mort noyé dans le port de Livourne à son retour de Madagascar en 1661 (pp. 9-11), est évidemment le masque derrière lequel se dissimule l'auteur véritable du livre, Gabriel de Foigny, qui l'imprime à Genève en 1676 sous la fausse adresse typographique de Vannes en France. Car ce « voyage supposé » est rien moins que publiable officiellement dans l'Europe chrétienne. Catholique français apostat, mais aussi pasteur genevois scandaleux, Foigny n'est guère recommandable moralement ; son texte lui-même est un peu plus hétérodoxe que la plupart des utopies ou des « voyages extraordinaires », dont les plus récents et les plus libertins au sens philosophique du terme sont alors ceux de Cyrano de Bergerac aux États et Empires de la Lune et du Soleil. Le voyage de Jacques Sadeur, Français élevé au Portugal, se présente dans son origine comme un voyage classique sur la route des épices ; l'escale congolaise des navires de la Compagnie portugaise des Indes ne manque pas de vraisemblance, mais introduit le lecteur dans un premier « sas » utopique : le pays de Congo ou « Zaïr » qui mêle des éléments édéniques – « un vrai paradis terrestre » (p. 36) – à des fragments encore non identifiés de l'univers austral : animaux amphibies, poissons volants, hommes-tigres.

La première rencontre avec Madagascar est une simple incise dans le récit de l'aller, telle une annonce qui lie le premier « sas » au second : « *Nous étions parvenus à la vue du port d'Annanbolo de l'île de Madagascar, lorsqu'une bonnace entière nous arrêta plus de quarante-six heures à la même place. [...] un vent d'est [...] brisa tous nos cordages et nous jeta à plus de mille lieues de côté de l'ouest* » (p. 49). Ce « port » est sans doute celui que Flacourt nomme Ghallenboulou (Añalambolo)^[12], « anse [...] qui est très grande, où il y a mouillage d'une barque à l'abri d'un islet »^[13]. Disons une fois pour toutes que la connaissance que Foigny a de Madagascar est uniquement livresque, puisque cet écrivain né dans le nord-ouest de la France ne pérégrina jamais plus loin qu'à Genève... Le voyage de Jacques Sadeur le conduit ensuite, après un naufrage, sur la « Terre australe », dont la description sera le noyau de l'ouvrage ; ce monde où vivent des hermaphrodites qui méprisent les demi-hommes que nous sommes n'est pas celui du bonheur utopique à la manière de More, mais une assemblée de guerriers végétariens obsédés par la souillure et la mort qu'ils combattent logiquement par le suicide^[14]. Des animaux fantastiques comme l'oiseau « Urg » rappellent par leur force brutale l'Oiseau Roc médiéval, souvent lié métaphoriquement à Mada-

[10] Titre d'un écrit de Fénelon qui suggère une formulation synthétique intéressante (« *Voyage supposé en 1690, pour l'instruction du duc de Bourgogne* »).

[11] Gabriel de Foigny, *La Terre australe connue* (1676), Pierre Ronzeaud éd., Paris, STFM, 1990. « *C'était un recueil de ses aventures écrit en latin, partie à Crin dans la Terre australe, partie à Madagascar* » (« Au Lecteur », p. 11). « *J'écris ce qui suit de Madagascar* » (p. 213).

[12] P. Ronzeaud suggère « Amanbal » [en fait : « Autanbal »], « *port où abordent les Français* » sur la carte du voyage de François Cauche (Paris, 1651) : il s'agit clairement de Fort-Dauphin.

[13] Flacourt, *op. cit.*, p. 130

[14] J.-M. Racault parle à ce propos de « pessimisme anti utopique » chez Foigny, dans un article où l'on aurait aimé que la Grande Île fût présente (« L'océan Indien et l'utopie au XVII^e et au XVIII^e siècles », *Sulla Via delle Indie orientali*, Paolo Carile éd., Fasano-Paris, Schena-Nizet, 1995, p. 89).

gascar^[15], et annoncent discrètement la sortie de l'univers utopique. Car, après trente-deux ans passés sur l'île-continent qu'est la Terre australe (p. 137), Sadeur va traverser un nouveau « sas » vers la réalité, dont l'oiseau « Urg » n'est pas absent, pour que le voyageur puisse échapper au monde des « Australiens » et qu'il se retrouve à Madagascar qui sera le décor du chapitre XIV terminant l'ouvrage : « Du séjour de Sadeur en l'île de Madagascar ». Les éléments topographiques restent vagues, évidemment.

Car la Grande Île est une pure image fantasmatique dans le roman de Foigny, même si celle-ci a pu être nourrie de références véritables. Ce qui intéresse notre propos est la fonction mythique de ces quelques syllabes – « Madagascar » – comme vecteur d'un imaginaire de l'ailleurs. Certes on rencontre diverses références prises ici ou là par Foigny pour donner cette impression de réel propre à la fiction utopique. Recueilli sur un « *navire français parti de Madagascar pour butiner et chercher fortune* » (p. 228) ... des pirates, Sadeur débarque au sud-ouest de la Grande Île dans un port qu'il nomme « Tonbolo », peut-être le « port de Tonobaia » près du cap Saint-Julien de la carte du voyage de Cauche, mais plus vraisemblablement une relecture d'une description de Fort-Dauphin (le « Tholangharen » de Flacourt, certes à l'est), dont il évoque le « gouverneur » : « *Tonbolo où nous arrivâmes, écrit Foigny sous le masque de Sadeur, est un port suivi d'une petite ville médiocrement forte, habitée de cinq à six cents ménagers, dont la plupart sont français, quelques-uns portugais, d'autres anglais et fort peu de hollandais. Il y reste quelques naturels du pays, qu'on a bien de la peine à apprivoiser. Elle est sous le tropique du Capricorne au 65^e méridien [sic] selon la géographie de Ptolémée* » (pp. 231-232). Le grand fleuve « *Sildem [...] qui se dégorge dans la mer* » (p. 232) semble, en revanche, ne correspondre à rien de vérifiable, à moins que ce ne soit la rivière Fanshere (Fanjahira), « *à trois lieues du fort Dauphin* »^[16]. Mais il est assez inutile de chercher des *realia* qui ne peuvent qu'être trompeurs. La Grande Île de Foigny est un espace imaginaire servant de contrepoids idéologique à l'oppressante et, en un sens, parfaite Terre australe. Sauvagerie, goût du sang et passions y règnent : ce sont des pratiques tout humaines, dont les Australiens végétariens étaient indemnes. Les Européens y font une « *boucherie* » (p. 233) des « naturels », de ces « naturels » qui, eux, « *n'épargnent personne* » (p. 232). Le monde de deçà est bien celui de la violence des demi-hommes, monstres d'une nature imparfaitement réalisée. En un mot, Madagascar, où plane l'ombre tutélaire de l'oiseau « Ruch » qui, selon la description finale de Foigny, enlève « *facilement un Orbus, c'est-à-dire une bête grosse comme un bœuf* » (p. 236), est l'image première de notre monde, et rien de plus.

Comment relier ce type de « voyage supposé » assez peu développé, il est vrai, bien que fortement marqué en idéologie, aux voyages réels qui intègrent une relation fictive de Madagascar dans un journal de bord maritime ? Ainsi que nous l'avons dit, l'escale de Madagascar ne faisait pas partie, surtout après 1674 et l'abandon de Fort-Dauphin, du programme de rafraîchissement des navires français se dirigeant vers les Grandes Indes. En route pour l'ambassade de Siam, l'abbé de Choisy passe au large de Madagascar en 1685 ; à son retour, l'année suivante, il signale encore qu'on navigue très loin de la Grande Île^[17], et la *Lettre à M. l'abbé Marinet, de San Jaco, en Madagascar par M. l'abbé de Choisy*^[18] que lui attribue une brochure du temps n'est certai-

[15] P. Ronzeaud (*op. cit.*, p. 176, n. 18) évoque la généalogie de cet oiseau dans ses rapports avec Madagascar.

[16] Flacourt, *op. cit.*, p. 115.

[17] François-Timoléon de Choisy, *Journal du voyage de Siam*, Dirk Van der Cruysee éd., Paris, Fayard, 1995, pp. 107, 331.

[18] BnF, Lb37 5062.

nement pas de lui. Cela n'empêchera pas son propre journal de bord de servir de contre-exemple à celui dont nous allons traiter rapidement, la relation de Robert Challe. Écrivain doué de plus d'un talent, l'auteur du roman des *Illustres Françaises* et du grand traité déiste des *Difficultés sur la religion* publié plus tard sous le titre du *Militaire philosophe* eut une vie peu conforme à celle que l'on imagine pour un grand écrivain, qu'il fut de toute évidence^[19]. Une partie de sa vie se déroula au Canada et il fut «écrivain», c'est-à-dire chargé de l'intendance, sur un navire de la Compagnie des Indes. Toute l'équivoque de son existence est dans ce terme d'«écrivain». De son voyage aux Grandes Indes qu'il effectua en 1690-1691, nous possédons une relation autographe^[20] et une version imprimée en 1721^[21] : les deux textes divergent largement – ce qui n'étonne guère de la part d'un personnage aussi facétieux que Challe –, mais ils sont d'accord sur un point : la critique de l'abbé de Choisy et de son propre journal de voyage. C'est, semble-t-il, dans la contestation des récits sucrés de l'abbé de Choisy qu'il faut placer la fausse relation de Madagascar par Robert Challe. Abbé musqué et habile homme de Cour, vivant généralement travesti en femme tout en ayant des mœurs assez viriles, Choisy, que D. Van der Cruysse a si bien redessiné en «*androgynie et mandarin*»^[22], est le type même de contemporain que peut détester un homme comme Challe, qui se pique d'être un peu brutal et de philosopher en dehors des chemins battus. Publié quelques années avant son propre voyage, le *Journal* (1687) de Choisy accompagne Challe tout au long de sa propre expérience maritime et dans la rédaction qu'il en donne^[23].

Or qu'en est-il de Madagascar^[24] ? Nous allons retrouver dans le récit de Challe un certain nombre de fantasmes propres à la Grande Île, et surtout cette espèce de fascination-répulsion, dont témoignent d'autres voyageurs de l'époque. La singularité de la relation vient d'ailleurs de ce qu'elle est suscitée, sinon justifiée, par le transit de l'**Écueil** – le navire de Challe –, le long de la côte sud de Madagascar^[25] et par le souvenir de l'échec de Fort Dauphin que cette navigation ravive : Madagascar a été le tombeau des Français, en même temps qu'une grande espérance (JPR, pp. 110-111). Challe contemple l'île de loin sans y débarquer. Cela fait que Madagascar sera présente comme un palimpseste géographique dans la réflexion que Challe conduit sur les origines d'une population qui ne concernent pas seulement la Grande Île. Le texte de la seconde version du texte, l'imprimé de 1721 (JV, t. I, pp. 354-366), largement plus développé que l'autographe (JPR, pp. 110-115) comporte d'importantes variantes déjà étudiées par Chantale Payet-Meure : nous ferons mine de croire à un texte unique pour le commenter.

[19] Pour le détail de la biographie et des ouvrages, nous renvoyons aux œuvres complètes en cours d'édition chez Droz à Genève sous la direction de Frédéric Deloffre.

[20] Publiée par Jacques Popin et Frédéric Deloffre (*Journal du voyage des Indes orientales. À Monsieur Pierre Raymond*, Genève, Droz, 1998). Abrégé en JPR.

[21] Publiée par Frédéric Deloffre et Jacques Popin (*Journal d'un voyage fait aux Indes orientales*, Paris, Mercure de France, 2002, 2 vol.). Abrégé en JV.

[22] *L'abbé de Choisy androgynie et mandarin*, Paris, Fayard, 1995.

[23] Jacques Popin. «Challe contre Choisy». *Miroirs de textes. Récits de voyage et intertextualité*, S. J. Linon-Chipon et alii, Nice, Publications de la Faculté des Lettres, 1998, pp. 59-72.

[24] Deux études ont été consacrées à ce sujet dans le volume *Challe et en son temps* (Marie-Laure Girou-Swidorski éd. Paris, Honoré Champion, 2002), nous y renvoyons pour ne pas les répéter : Sophie-Lenny Linon-Chipon, «Quand l'escale n'a pas lieu (à propos de Mascara, du cap de Bonne-Espérance et de Madagascar)», pp. 251-270, et Chantale Payet-Meure, «Difficultés sur l'origine de Madagascar : Challe, le monde et les livres», pp. 313-326.

[25] On ne s'étonnera pas que Challe date ce passage du 15 juin 1690 dans JPR (p. 110) et du 11 dans IV (t. I, p. 354) : «Nous avons vu ce soir la pointe de l'île de Madagascar du côté du sud [...] Elle me paraît couverte de montagnes»

Le Livre des merveilles ou *Devisement du monde* de Marco Polo cité en ouverture de ces pages est certainement un autre texte palimpseste, sans doute réécrit par divers intermédiaires que put lire Challe^[26]. Il y a chez le voyageur vénitien une espèce de triangle mythique qui relie les éléments de son périple : l'Occident, l'Orient et les Terres australes dont Madagascar est le point d'arrimage. Christophe Colomb partira vers l'ouest pour retrouver l'Orient de la Chine décrit par Marco Polo et découvrira ce que l'on nommera l'Amérique. Aux frontières des Terres australes, qu'à l'époque de Challe on croit encore être aux antipodes, Madagascar est une autre localisation extrême, qui, sans avoir la puissance d'attraction de l'Empire du Milieu, correspond dans l'imaginaire occidental à l'un des lieux où convergent les formes les plus exotiques des civilisations. Reprenant presque mot pour mot Marco Polo, Challe voit dans Madagascar « *la plus grande île du monde et la plus peuplée* » (JPR, p. 110), un univers à lui seul, qui ne correspond à rien de comparable ailleurs. Cela ne veut pas dire que la Grande Île soit isolée du monde ; elle en est, au contraire, un résumé et la conjonction de terres émergées qui formeraient ce qu'on appelait, au XVI^e siècle, le « troisième monde » – la Terre australe – pour le distinguer du monde anciennement connu et du « nouveau monde »^[27].

Les pages de Challe sont à replacer dans cette conception d'un univers émergé tripartite, dont la dernière partie serait pour l'essentiel encore à révéler et dont Madagascar serait la porte d'entrée. Et comme dans toute réflexion de l'Âge classique sur des terres nouvellement découvertes, la question des origines est première : Challe n'échappe pas à la règle, d'autant que Choisy l'y conduisait ; non pas dans sa relation du voyage de Siam, mais dans une *Vie de Salomon* (Paris, Barbin, 1687) que Challe lut et qui inspira sa propre réflexion. La vision, qui n'est pas « autopsie » de Madagascar, mais reconstitution mythique, que fournit Challe, est un composé largement influencé par une conception téléologique de l'histoire de la Grande Île. L'auteur des *Difficultés sur la religion* s'interroge sur les origines et sur le statut divin d'une civilisation aussi différente que possible de celles des deux autres « mondes ». La question avait déjà agité les premiers « relateurs » européens ayant séjourné dans la Grande Île, et évidemment les Lazaristes^[28]. Flacourt lui-même consacre plusieurs chapitres de *l'Histoire de la Grande Île* à cette question, dont : « Religion et croyance de la création du monde, des anges et diables » (Livre I, Ch. XVII, p. 150-154), qui complète la synthèse rapide que l'auteur fait dans l'Avant-Propos de son ouvrage (pp. 95-97) : l'image qu'il y donne d'une civilisation qui vit selon les mœurs des « patriarches » de l'Ancien Testament, en toute simplicité, « *sans ambition et sans luxe* », cultivant une terre qui donne naturellement ses fruits évoque naturellement une sorte d'Éden après la Chute, où les animaux eux-mêmes auraient conservé quelque chose de leur innocence du règne adamique. Protégés du monde extérieur comme d'autres Utopiens, sans « *communication ni commerce avec les habitants des terres fermes* », les Malgaches sont pour partie, selon Flacourt, de « *la lignée d'Abraham* », ce qui explique que, sans avoir connu la Révélation chrétienne, ils pratiquent un déisme qui l'annonce : « *La Nation [...] croit en un seul Dieu Créateur de toutes choses, l'honore, le révère et en parle avec grand respect* », écrit Flacourt. Une autre partie de la population a reçu la Révélation islamique. La réflexion

[26] Il ne le cite pas dans *le Voyage*.

[27] Mercator, puis La Popelinière en 1582 (Henri Lancelot Voisin, sieur de la Popelinière, *Les Trois Mondes*. Édition établie et annotée par Anne-Marie Beaulieu, Genève, Droz, 1997).

[28] Henri Froidevaux, *Les Lazaristes à Madagascar au XVII^e siècle*, Paris, Ch. Poussielgue, 1903. Jules Chavanon, *Une ancienne relation sur Madagascar*, (1650), Paris, H. Champion, 1897. Bibliographie primaire dans Cl. Allibert (éd. Flacourt, *op. cit.*, p. 616) : Challe ne connut pas ces textes alors inédits, dont la lettre du père Nacquart (1650).

de Challe s'inspire de toute évidence de cette esquisse rapidement dessinée par le gouverneur qu'il cite abondamment dans son exposé sur Madagascar et ses habitants^[29]. «[...] ils ont tout à souhait, et mènent suivant la nature une vie toute heureuse» (JV, t. I, p. 356), conclut Challe, après avoir donné de l'île une vision édenique : des ports «bons et sûrs», des poissons de mer et de rivière en abondance, «des prairies toujours vertes», des «fruits de toutes sortes qui y viennent en abondance et sans culture», «aucun animal malfaisant», «un printemps, un été et un automne perpétuels».

Mais Challe se sépare à la fois de Flacourt et surtout de Choisy pour ce qui est de l'origine des habitants de la Grande Île. Choisy prétendait dans sa *Vie de Salomon*^[30] que la population première était juive, épave de navigateurs naufragés sur la route des Indes en quête de matériaux précieux destinés au Temple de Jérusalem. L'idée se trouvait déjà dans Flacourt, comme le note Challe (JPR, p. 111). Le gouverneur signalait en effet, dans la mythologie malgache, une connaissance de la genèse telle qu'elle était rapportée par les religions du Livre : «paradis», «quatre rivières», Adam, «ange Gabriel», Diable, interdit divin transgressé et naissance d'Ève tirée d'un «abcès» de la jambe d'Adam^[31]. Bien que cette présence en partie effacée de la Genèse correspondît à ce que recherchaient en général les missionnaires européens persuadés que la Révélation avait été oubliée par des peuples qu'il s'agissait seulement de réveiller plus que de convertir à une nouvelle foi^[32], ce lien entre certaines populations de Madagascar et les religions du Livre suscite une brutale réaction chez Challe : le «troisième monde» n'a rien à voir avec les deux autres et ne peut s'en inspirer. Entre les deux rédactions du voyage, Challe a composé les *Difficultés sur la religion*^[33] qui sont une mise en cause absolue de ce qu'il appelle les «religions factices» ou fabriquées par les hommes et de faux prophètes, les fameux «trois imposteurs» de la littérature religieuse hétérodoxe : Moïse, Jésus-Christ et Mahomet^[34]. Il leur substitue dans son manuscrit inédit «un système de religion fondé métaphysiquement sur les lumières naturelles» (Quatrième Cahier).

Dans les *Difficultés*, le récit de la Genèse est qualifié de «grotesque»^[35] et, à l'unité de la création divine, Challe oppose la diversité des races humaines : «Ceux des terres australes le sont peut-être davantage de nous autres»^[36]. S'il n'évoque pas Madagascar dans les *Difficultés*, l'idée d'une humanité libre de toute Révélation correspond clairement à sa conception du «troisième monde». Ce «troisième monde» malgache s'est lui-même constitué en opposition à la tradition judaïque, donc du Livre, puisque Challe y voit l'empreinte des Amalécites, rivaux et ennemis des Juifs (Exode 17, 8-15 ; 1 Samuel 15) : «ces Amalécites, écrit-il, qui après avoir été vaincus par le peuple d'Israël, furent obligés d'accepter la circoncision, et qui s'étant plusieurs fois révoltés, furent enfin contraints d'abandonner leur pays et de se disperser sur toute la terre», où, «se joignant aux Arabes, certainement descendus d'Ismaël» (JV, t. I, pp. 359-360), ils formèrent la première population de Madagascar. Dans les *Difficultés*, Chal

[29] En particulier, deux fois dans le voyage manuscrit (JPR, p. 110-112 : «Monsieur de Flacourt en a fait [...] une relation fort exacte» ; «au rapport même de M. de Flacourt») ; la rédaction de 1721 le cite trois fois sous le nom corrompu de «Flavacourt» (JV, t. I, pp. 354, 359, 366).

[30] Paris, Claude Barbin, 1687, p. 139-141.

[31] Flacourt, *op. cit.*, pp. 152-153.

[32] Voir, entre autres sources, les *Lettres édifiantes et curieuses des jésuites de l'Inde au dix-huitième siècle* (Isabelle et Jean-Louis Vissière éd., Publications de l'université de Saint-Etienne, 2000, pp. 80-87) sur une Révélation que les «gentils» n'ont pas encore déchiffrée : le déluge, Abraham (Brama), Moïse (Krishna) et la tora (les védas).

[33] *Difficultés sur la religion proposées au père Malebranche*, Frédéric Deloffre et François Moureau éd., Genève, Droz, 2000.

[34] «[...] leur faux prophète» (JV, t. I, p. 359).

[35] *Op. cit.*, p. 316.

[36] *Ibid.*, p. 318.

le met en balance ce qu'il appelle « *la dispersion des Juifs* », pourtant coupables d'avoir « *persécuté un tiers de l'Être parfait* » – le Christ –, avec l'esclavage des Noirs qui n'ont rien fait contre la Divinité^[37] : où est la justice immanente ? Les Amalécites, tout aussi innocents que les Africains, semblent donc représenter ces peuples qui, loin des « *religions factices* », construisent une société libre des religions du Livre, même s'il leur en reste des traces, « *un amas confus d'erreurs qu'ils n'entendent, ni les uns ni les autres* » (JV, t. I, pp. 360-361). Car la société malgache forme chez Challe un contraste brutal avec la nature édénique, telle qu'il la représente dans le voyage imprimé de 1721. On notera que cette description n'existe pas dans le manuscrit primitif qui se limite au portrait des habitants de la Grande Île.

Entre les deux textes, il y eut la réflexion de Challe sur les religions et sur leur rapport aux sociétés civiles. Ce que les Européens nomment sauvagerie et barbarie chez les autres n'est en fait que préjugés et conventions. « [...] *les juifs peuvent dire aux chrétiens qu'ils ont déserté pour éviter la circoncision, pour manger toute sorte de viandes, etc. ; pour que ces arguments eussent quelque apparence, il faudrait que les sectateurs d'une religion factice valussent mieux que les sauvages et les philosophes* »^[38]. À plusieurs reprises, l'auteur des *Difficultés* reviendra sur ce que l'on pourrait appeler la philosophie des simples, « *paysans* » ou « *sauvages* », qui vivent indifféremment selon des règles « *convenables ou contraires à la société et aux intentions de la nature, c'est-à-dire aux volontés éternelles du créateur* »^[39]. Ils construisent leur propre espace moral et culturel qui peut choquer des esprits prévenus et nourris des préceptes d'une autre société : les absurdités générées par les religions du Livre ne sont pas moindres que les bizarreries, parfois criminelles au regard des « *religions factices* » dont se rendent coupables les peuples du « troisième monde » : les « *Australiens* » décrits par Gabriel de Foigny avaient de semblables traits inhumains selon les normes des deux autres « mondes ». D'ailleurs Challe note à la fin de son excursus sur Madagascar que sa réflexion ne se fonde que « *sur de simples possibilités et sur de simples et faibles conjectures* » (JV, t. I, p. 366), ce qui renvoie, de toute évidence, à une fiction philosophique plus qu'à de la littérature géographique au sens strict.

Dans cet espace vide qui suit l'encyclopédie malgache de Flacourt et les déconvenues de la présence française à Madagascar, dans ces décennies de la fin du XVII^e siècle, la Grande Île continue de susciter souterrainement un imaginaire qui rejoint celui d'autres habitants du « troisième monde », Hottentots d'Afrique ou Patagons d'Amérique du sud. Ces populations semblent avoir échappé à la révélation judéo-chrétienne ; d'aucuns y voient les descendants de ces pré-adamites créés en marge de la Genèse mosaïque, dont l'ouvrage singulier d'Isaac de la Peyrère (1655)^[40] répandit l'existence fantasmatique. Cette humanité qui n'a pas connu la Chute et ses conséquences sur le destin des créatures vit en dehors de toute Révélation. Pour un Foigny ou pour un Challe, il s'agit d'un laboratoire humain singulier, un « troisième monde » dont Madagascar est l'une des portes d'entrée remarquables.

[37] *Op. cit.*, p. 492.

[38] *Difficultés*, p. 69.

[39] *Ibid.*, p. 265.

[40] *Pre-Adamitæ sive Exercitatio super versibus [...] quibus inducuntur primi homines ante Adamum conditi*, s.l., 1655. Selon La Peyrère, la Genèse ne vaudrait que pour les Juifs et les Chrétiens. Une autre race (géants, etc.) aurait été créée parallèlement, qui ne serait pas responsable de la chute...